

# MARIE DANS LES AMES

## Caroline Clément <sup>1</sup>

(1825-1887)

---

Andilly est un humble village de Lorraine, caché dans un pli de terrain que traverse un petit affluent de la Meuse, éloigné de tout centre et même de toute communication. Il comptait à peine, au siècle dernier, 250 habitants, vivant tous modestement des produits de leur terre, mais très favorisés alors des dons de la foi. On disait volontiers, en parlant d'eux, il y a cinquante ans, « *les Saints d'Andilly* ». C'est au milieu de cette population religieuse et tranquille, dans cette bourgade inconnue, d'un isolement presque claustral, que naquit et vécut Marie-Caroline Clément.

Caroline était la sixième enfant d'une famille de cultivateurs. Ame droite et généreuse, caractère franc et décidé, très délicate et très noble de sentiments, elle avait reçu de Dieu une nature merveilleusement apte à sa vocation de victime.

Sa vertueuse mère lui inspira de bonne heure l'amour de Dieu : « Ma fille, lui disait-elle souvent, reprenant les paroles de Blanche de Castille, je vous aime beaucoup, mais j'aimerais cent fois mieux vous voir expirer à mes pieds, que de vous voir commettre un seul péché mortel. » Et récitant avec elle l'acte de charité, lentement, attentivement, appuyant sur les mots pour y mettre plus d'amour, elle faisait ajouter à sa fille cette énergique résolution : plutôt mourir, mon Dieu, que de vous offenser.

Ce cœur d'enfant, soumis à d'aussi fortes impressions dans la pure fraîcheur de sa première innocence, ne devait-il pas battre d'amour à plein pour son Dieu ? Quel ravissant spectacle pour les anges ! Jésus et Marie eux-mêmes prenaient plaisir à considérer cette ferveur naissante. Caroline avait alors cinq ou six ans. D'après une note du P. Clément Marc <sup>2</sup>, un jour qu'elle se trouvait à l'église, elle vit tout à coup apparaître, resplendissants de beauté, l'Enfant-Dieu et sa Mère, la Très Sainte Vierge Marie. S'approchant d'elle, aimable et souriant, le divin enfant lui demanda de réciter le *Notre Père*. Caroline, que la vision avait rendue ardente comme une flamme, récita la prière ; et les traits de Jésus prirent une expression de bonheur indicible. A son tour, la Reine du Ciel, engageante : « Dites donc aussi le *Je vous salue, Marie* ».

Ce fait merveilleux nous révèle les douces intimités du ciel avec Caroline enfant, et les prodiges de grâce qui s'accomplissent en elle. La raison chez elle est à peine éclos ; elle fait déjà l'objet des complaisances divines. Que sera donc plus tard cette enfant privilégiée ?

---

<sup>1</sup> Histoire d'une âme : Caroline Clément (1825-1877). R. Henry de la Congrégation du T.S. Rédempteur, chez Tequi (Paris). Les chiffres que nous indiquons entre parenthèses à la suite des citations, renvoient à la pagination de ce livre.

<sup>2</sup> Le P. Clément Marc, C.S.S.R., auteur d'une théologie morale très estimée, neveu de Caroline et son confident, a longuement étudié cette âme. Il eût même l'intention de publier sa vie. Mais la mort le saisit à Rome la même année que sa vénérable tante, en 1887. Il nous a laissé du moins des notes d'une haute portée théologique.

Mais le démon jaloux, qui tourmenta violemment Caroline à cet âge pendant le sommeil, entreprit bientôt contre elle une campagne de ruse. S'il ne réussit pas à la faire tomber, il la retarda longtemps par une série d'imperfections dans le chemin de la sainteté.

Dans le cimetière qui entourait l'église, avait été placée autrefois une vieille statue de pierre, représentant la Vierge Marie. Les enfants, chaque jour au sortir de la classe, avaient coutume d'aller saluer et embrasser la statue vénérée. Il eût fallu voir Caroline lutter de vitesse avec les plus pieuses pour atteindre au plus vite la Vierge bien-aimée. Sans doute, comme le jeune apôtre, *cucurrit citius qui ardentius amavit*, emportée par un élan d'amour, elle arrivait la première.

Et Caroline, qui au lieu de l'image avait déjà entrevu la séduisante réalité, faisait passer dans ce baiser d'amour à la pierre froide toute la chaleur de son âme passionnée. Puis de ses lèvres et de son cœur montait comme un parfum de rose vers l'insensible statue le salut angélique, en souvenir de la céleste vision.

La cérémonie enfantine terminée, la troupe écolière se répandait en cris et en courses folles à travers le village. Caroline était toujours de la partie. Son ardeur naturelle l'y entraînait, non moins que les pressantes invitations de ses compagnes.

Mais voici qu'au milieu de ces jeux bruyants, soudain une voix surgissait dans son cœur. Le Dieu d'amour, qui la voulait uniquement à lui, la poursuivait obstinément de ses appels et de ses invitations au recueillement intérieur. Caroline, hélas ! détournait l'oreille de ces importunes sollicitations, et répondait : « Plus tard, Seigneur, plus tard, à 15 ans. Alors je serai toute à vous, et pour cela je me retirerai dans un couvent. »

Cependant, à l'époque de sa première communion, vers l'âge de 12 ans, Dieu ne dédaigna pas de lui faire de nouvelles avances. Il l'éleva temporairement jusqu'aux hauteurs de la contemplation mystique. Non seulement, elle éprouva comme de l'ivresse spirituelle aux approches du grand jour, ne se contenant plus de joie, chantant de toute son âme, pleurant de bonheur, passant des nuits entières à gémir et à soupirer dans l'attente de l'heureux moment ; mais, lorsqu'elle eut reçu dans son cœur Jésus-Hostie, elle se trouva tout à coup plongée dans un océan d'amour et de bonheur, ne sachant plus ce qu'elle devenait, incapable d'articuler une prière ou de formuler un désir ; et cet état dura jusqu'au lendemain.

Malgré ces divines faveurs, Caroline ne pouvait résister à son attrait pour le jeu et les amusements. Bien des imperfections commencèrent à se glisser dans sa vie. Dans les confidences écrites, qu'elle rédigea plus tard par obéissance à son directeur, elle se dépeint sous de sombres couleurs ; mais elle force sans doute le tableau dans le dessein de s'humilier.

« Je devins, écrit-elle, d'un orgueil insupportable et voulus secouer le joug de mes sœurs. Je ne pouvais souffrir qu'elles me commandassent ; quand je voyais qu'elles allaient me commander un ouvrage, je me hâtais de le faire pour qu'il ne me fût pas imposé par elle. Mise en pension chez les sœurs de la Doctrine chrétienne de Toul, je fus d'une paresse, d'une dissipation extraordinaires.

De retour à la maison, je restai fière, indépendante et vaniteuse. J'étais si colère et si impatiente que pour le moindre reproche, je ne me possédais plus ».

Enfin les 15 ans sonnèrent. Une grande mission donnée par un prêtre à Andilly, vint mettre un terme à ce qu'elle appelle « sa vie dissipée ». Elle pleura toutes les larmes de ses yeux, commença sa lutte contre ses défauts et se livra généreusement à l'amour de Dieu. Après de multiples efforts, elle arriva à dominer sa volonté propre. « Moi qui aimais tant l'indépendance, qui ne voulais dépendre de personne, je ne fis plus rien, pas une démarche, pas la moindre chose, sans prendre l'avis de mes sœurs, sans me laisser contrarier dans toutes mes volontés ».

Par esprit de pénitence, elle s'imposa mille gênes. Elle aimait surtout dans les travaux des champs à porter de lourds fardeaux en souvenir de la croix que Jésus avait porté pour ses péchés. Mais Dieu se chargea lui-même de la purifier à son gré. Il lui envoya l'une des plus terribles épreuves qu'elle eut à subir et qu'elle endura jusqu'à l'âge de 32 ans. Ce fut l'épreuve des tentations contre la foi. Écoutons les cris déchirants de cette âme tout à coup arrachée à son Dieu et plongée dans les ténèbres.

« Ce fut pendant la nuit que j'en ressentis les premières attaques. Je me sentis éveillée avec violence. Il me sembla entendre une voix intérieure qui me disait : Tu te donnes bien de la peine pour servir ton Dieu, il n'y en a point ; tu le crois dans le tabernacle, ce n'est que du pain ; il n'y a pas de sacrement, pas de ciel, pas d'enfer ; et autres choses que je ne me rappelle pas très bien ; mais ce que je sais, c'est que, jusqu'alors, je n'avais pas encore éprouvé de telles peines. Je me levais toute éplorée (il n'était que deux heures du matin), je n'y tenais plus. Je répétais sans cesse ; *je crois, je crois en Dieu* ; je disais mon acte de foi, mais plus je répétais, plus ma tentation augmentait. Je n'osais plus prier, je doutais de tout et j'étais si confuse, que je n'osais dire à mes sœurs mon état. Je demurai jusqu'à sept heures du soir dans une désolation qui allait toujours croissant. Les tentations augmentant, je craignais que mes doutes ne se changeassent en certitude. Je me disais : s'il n'y a pas de Dieu, pas de ciel, que deviendrais-je ? Comment pourrai-je supporter la vie ?

Mais le Bon Dieu eut pitié de ma détresse, et voici de quelle manière. Le soir, un peu avant de nous coucher, on causait en famille. Mon papa nous parlait, je crois, de ce qu'il avait lu sur la Sainte Vierge ; il nous recommandait de la bien prier, d'avoir beaucoup de confiance en elle ; il nous disait qu'il avait senti son secours bien des fois. Tout à coup, il se mit à dire : *Mes enfants, dans ma jeunesse, moi, j'ai eu beaucoup de tentations contre la foi ; que cela ne vous effraie pas si vous en avez, mais recourez chaque fois à la Sainte Vierge, c'est par elle que j'en ai triomphé. Priez-la beaucoup et vous en serez délivrées.* Ce fut une lumière pour moi que ces paroles. Je sentis que j'oserais prier la Sainte Vierge. Je le fis de tout mon cœur ; chaque fois que la tentation était plus pressante, je priais ; et si je ne fus pas délivrée, je fus fortifiée, éclairée. Je ne savais pas encore qu'il ne faut pas raisonner avec ces tentations, et dans les commencements j'en étais toute alarmée. Plus tard, elles augmentèrent encore et s'étendirent à tout ce qui concerne la religion, Mais *j'en triomphai toujours par Marie.* Et ma foi s'affermissant de plus en plus, je vis, quand j'en fus délivrée, combien ces tentations m'avaient fait de bien, d'abord en me donnant une foi vive, puis en me faisant sans cesse recourir au Bon Dieu, et surtout à la Sainte

Vierge, pour qui je sentis, dès mes premiers combats, se ranimer ma tendresse, ma dévotion (p 37-38).

Caroline elle-même vient de nous donner les résultats merveilleux de cette première épreuve. Son amour pour Marie, que sept années d'imperfections avaient paralysée, renaît à sa vie d'autrefois. Il ira sans cesse en se fortifiant, et un jour inspirera à Caroline les plus vastes désirs de sainteté, qui seront réalisés. Laissons-là nous entretenir elle-même de ce qu'elle éprouve pour sa Mère du ciel. « Ce fut à cette époque, écrit-elle, que je me consacrai à Marie d'une manière toute particulière. J'avais une si grande confiance en elle, que je ne faisais jamais rien sans la consulter. Je m'entretenais des jours entiers avec elle, sans me lasser, et je le faisais avec une familiarité, avec une simplicité d'enfant. J'étais quelquefois des semaines entières à contempler Marie ; je ne pouvais penser qu'à elle, principalement à l'approche de ses fêtes ; j'aurais été au bout du monde pour entendre parler d'elle ; je cherchais dans nos livres tous les passages qui parlaient d'elle ».

« J'avais surtout pour son nom un tel amour que je passais les jours et les nuits à le répéter. Son nom était pour moi une nourriture, parce qu'il me rappelait ses vertus, et m'enflammait de plus en plus le désir de l'imiter. Quand je l'entendais prononcer, ou que je le rencontrais dans les livres, mon cœur se fondait de tendresse ; il excitait dans mon âme des ardeurs si vives que j'en demeurais quelquefois hors de moi-même, versant des larmes abondantes et ne pouvant dire d'autre parole que *Marie ! Marie* » (p 41).

L'amour de Marie conduit à l'amour de Jésus. Marie est comme l'avant-goût de Dieu ou le divin appât dont la saveur affame des douceurs célestes et ne fait plus trouver qu'insipidité sur la terre. « Ayant entendu dire, continue Caroline, que c'était par Marie que venait l'amour, je la priais instamment de m'obtenir cette grâce, de me donner cette liqueur, et il me semble que réellement Marie la versait dans mon âme, car je me sentais pénétrée de cet amour de jour en jour ; aussi je désirais aimer et aimer beaucoup. C'était la demande que je faisais journellement. Dans ma simplicité, je lui disais que je ne souffrirais pas que quelqu'un aimât le Bon Dieu plus que moi. Rien ne m'étonnait dans la vie des saints. Je disais souvent à Marie que, moi aussi, je voulais être sainte. Je formais des projets de sainteté à n'en plus finir. Rien ne m'intimidait. Telle était ma présomption à l'âge de seize ans ». (p. 41).

Est-ce bien là présomption ? Les transports de ses désirs indiquent plutôt l'excès de son amour. Du reste, elle ne demande pas ces faveurs extraordinaires des saints, telles que les révélations, le pouvoir des miracles ou le don de prophéties. Ces choses, étant premièrement destinées à l'édification générale des fidèles, doivent rester en dehors de nos aspirations ordinaires. Mais les grâces intimes des saints, même les grâces élevées comme celles de la contemplation ou de « l'union transformante », ne sont que l'épanouissement régulier des vertus et des dons de l'Esprit-Saint, déposées en chaque âme par le sacrement de Baptême. Et alors n'est-ce pas justice de demander à Dieu qu'il parachève en nous ce qu'il a lui-même commencé et de s'y disposer de toutes ses forces sous l'impulsion de la grâce ?

Les désirs de Caroline n'allaient pas tarder à être comblés. « *C'est par Marie, écrit-elle, que j'ai été à Jésus. C'est Marie qui lui a préparé les voies* ».

A dix-sept ans, Caroline fut nommée sacristine du maître-autel de sa paroisse. C'est dans l'exercice de cette charge que le divin Maître lui découvrit toutes les tendresses de son cœur. « C'est là, dit-elle, oh ! C'est bien là que j'ai appris à aimer.

Dès que j'étais entrée dans le sanctuaire, je me trouvais comme dans un océan de grâces ; j'étais quelquefois tout le temps des visites collée derrière l'autel, sans paroles, ravie, hors de moi-même, ne pouvant plus même m'entretenir avec mon Bien-Aimé, ne pouvant dire que ces mots : *O Amour ! Amour immense, infini ! Jésus, mon amour ! Oh !* Combien j'étais jalouse du bonheur des prêtres qui touchent journallement l'hostie sainte, qui rompent aux fidèles ce pain de vie ! » (p 51).

Les communions de Caroline à cette époque devinrent pour elle d'enivrantes délices. « Quand j'avais communié, il se répandait dans mon âme et dans mon cœur une telle douceur que j'en perdais presque l'usage des sens. Souvent je ne pouvais plus avoir de respiration, tant l'amour que je ressentais était grand, tant la présence du Bien-Aimé était sensible ». (p. 56).

Ne nous étonnons pas de cette abondance de consolations prodiguées à Caroline. Elles ne sont que sa préparation à un affreux martyr, qui dura quarante années. Du reste, Notre-Seigneur lui fit entendre que la perfection de son âme n'était pas en proportion de l'intensité de ses joies.

La veille de Noël, elle vit descendre du ciel un splendide berceau. Un grand voile tombant au-dessus, en cachait l'intérieur. Caroline voulut contempler le divin Enfant qui y reposait. Elle ne put apercevoir que les pieds de Jésus, lesquels à la vérité, étaient fort beaux. Elle comprit par là que Jésus était ainsi formé dans son cœur. Elle ne se trouvait qu'au premier mystère de la vie de Notre-Seigneur, et, encore était-il inachevé pour elle. Or, les âmes ne sont vraiment *rendues conformes à l'image du Fils de Dieu* (Rom. VIII. 29) que sur le Calvaire. Elles naissent à la perfection de la vie chrétienne du côté ensanglanté de Jésus sur la Croix, après avoir subi avec lui et en union à Marie une véritable Passion. Caroline fut initiée à ce mystère de la douleur par la Très Sainte Vierge Marie. Elle commença bientôt à désirer et à demander la souffrance : « Je sentis que je n'avais qu'un amour affectif, et que ce n'était pas ainsi que les saints, que Marie, avaient aimé. Je dis résolument au Bon Dieu : Eh ! bien, mon Dieu, c'est fini, je ne veux plus de consolations ; je veux vous aimer pour vous seul ; ôtez-les moi, privez-moi, traitez-moi comme il vous plaira. – Et le désir d'aimer en souffrant s'augmentant toujours, je priai avec plus d'instance la Sainte Vierge de m'obtenir un amour généreux, constant, qui ne se rebute de rien. Oh ! combien je désirais ressembler à mon divin modèle par la participation à ses souffrances ! Que de fois je lui en exprimais le désir ! Que de fois je lui dis : Je désire manger cette pâque avec vous ! » (p. 57).

Mais le temps n'était pas encore venu. Pendant plus de deux ans, des délices inondèrent toujours l'âme de Caroline. Le 15 août 1846, elle fit le vœu de chasteté. Au moment où elle allait émettre son vœu, elle vit le ciel s'ouvrir, l'assemblée des anges et des saints

devenir silencieuse et attentive, puis, son vœu prononcé, éclater de joie, pendant que Jésus et Marie, au son d'une musique céleste, l'accueillaient avec amour. Elle goûta un moment les ineffables joies de la patrie.

Toutefois le divin Maître ne l'élevait si haut que pour l'abaisser davantage dans un abîme de douleurs. Quelques jours après, il lui montra sa croix avec toute son étendue. Elle vit dans le lointain des souffrances à l'infini. Caroline à cette vue tressaillit d'allégresse. Ses désirs et ses prières allaient être exaucés.

L'épreuve commença pour Caroline d'une façon bien singulière et assez rare dans la vie des saints.

La Très Sainte Vierge était venue lui sourire aux premiers jours de son enfance. Depuis lors, le souvenir de cette heureuse vision n'avait cessé de rayonner dans le ciel de son âme. Son cœur d'enfant s'était échauffé d'un doux amour pour Marie et pour son Dieu, et, cet amour grandissant en un brasier ardent, Caroline n'en pouvait plus déjà contenir les flammes.

Or voici que soudain, toutes ses ardeurs s'éteignaient. L'irradiante pensée de la Vierge s'enténébrait dans son esprit. Marie, sa tendre Mère, semblait l'abandonner. Une angoissante douleur s'empara de Caroline. Écoutons-la elle-même nous raconter les circonstances de cette pénible épreuve :

« La fête de l'Immaculée Conception approchait. Comme j'étais sacristine, j'avais arrangé l'église de mon mieux. Jamais je ne m'étais tant réjouie de cette fête. Nous avons fait de plus grands préparatifs qu'à l'ordinaire ; nous avons confectionné de nouvelles fleurs pour élever un beau trône à la Sainte Vierge. J'avais fait tous ces préparatifs avec un redoublement d'amour pour une bonne Mère. J'étais heureuse de lui offrir, avec ces fleurs, un cœur tout dévoué à son service. Je savourais d'avance les délices de cette fête. Avant de me mettre à l'œuvre, je venais à ses pieds pour lui dire toute la joie que j'éprouvais à penser, qu'en retour de ce que j'allais faire pour elle, elle me préparait beaucoup de grâces, surtout la grâce de l'aimer de plus en plus.

« La veille de ce jour, avant de quitter l'église, étant toute seule, je vins me jeter au pied de son autel pour lui renouveler l'offrande de tout moi-même. Mais quelle ne fut pas ma peine, mon étonnement, ma douleur, de me sentir arrêtée, repoussée dès les premières paroles ! J'essaie de continuer, mais vainement : je me sens repoussée encore plus fort, rebutée dans toutes mes demandes. Je me sentis comme chassée de sa présence. Je cherchais avec stupeur et crainte ce qui m'avait attiré l'indignation, la disgrâce de celle qui avait toujours été ma bonne Mère, si pleine de tendresse pour moi ; mais je ne trouvais rien, malgré mes plus minutieuses recherches. Il ne me vint pas à l'esprit que c'était une épreuve et le commencement de mon martyre.

« Je passai toute cette belle fête dans des angoisses mortelles. Pourtant sans m'inquiéter de la manière dont je faisais mes prières, je me disais que je ne me lasserais pas de prier. Je me disais que Marie finirait par se laisser toucher, et qu'au moins vers la fin du jour une goutte de rosée tomberait sur ma pauvre âme. Mais à la prière du soir, ma peine fut

au comble quand, après ma consécration, que j'avais faite de mon mieux quoique avec un cœur navré, Marie me parut tout à fait s'éloigner de moi ... » (p. 109).

L'obsession est une des formes ordinaires de la purification des âmes. Cette épreuve pour Caroline eut d'abord pour objet la Très Sainte Vierge Marie. Dieu ne se contenta pas de lui enlever toute vue et tout amour sensible pour Marie, il permit au démon de circonvenir cette âme et de lui donner l'illusion de monstrueux sentiments à l'égard de Marie :

« Au manque de confiance, écrit Caroline, vinrent se joindre toutes les tentations les plus terribles contre elle, le blasphème, la haine, le mépris. Il me fallait me détourner d'elle, me voiler la figure ou baisser les yeux quand j'entrais à l'église. Je sentais en moi de la haine quand j'apercevais son image, lorsque j'entendais parler d'elle, ou même quand je voyais son nom écrit ... Il me semblait être comme possédée du démon, puisque comme lui, il me semblait la haïr. Oui, il me semblait que Marie, ma bonne Mère, était devenue ma plus grande ennemie ... » (p. 111).

Ce dernier mot nous indique la provenance de tous ces sentiments. Marie, n'est-elle pas en effet, pour le démon l'ennemie redoutable, terrible comme une armée rangée en bataille ? N'est-elle pas l'adversaire officielle et toujours victorieuse de Satan ? En vain, celui-ci, exerce-t-il contre elle sa fureur. En vain essaie-t-il dans sa rage de la mordre au talon.

Cependant chez Caroline, véhicule et instrument forcé de cette haine aveugle, grand fut le désarroi ; profonde, l'anxiété. Elle sentait comme deux âmes en elle ; l'une, basse, grossière, haineuse envers la Mère de Dieu, l'autre, supérieure, délicate et aimante ; l'une se détournant avec mépris de tout ce qui rappelait la Vierge, l'autre s'élançant au contraire vers elle avec obstination et amour ; mais la violence exercée par celle d'en bas contrecarrait ou même détruisait extérieurement la direction donnée par celle d'en haut. Caroline n'eut bientôt plus conscience que des actes répréhensibles accomplis sous la pression de cette force brutale. D'étourdissants scrupules virent agiter son esprit ; de cruels accès de désespoir bouleverser tout son être : « Hélas, hélas ! S'écriait-elle, jamais je n'aimerai Marie ! ».

Marie, mais elle l'aimait. Nous en avons pour garant l'expression accablée de ce seul regret. Elle l'aimait d'un amour épuré de toute sentimentalité, d'un amour fait uniquement de volonté comme l'amour des anges.

Son amour pour Jésus fut pareillement jeté dans le creuset purificateur.

Toutefois Notre-Seigneur voulut auparavant la fortifier par une grâce exceptionnelle. Caroline, se trouvant un jour en adoration devant le Saint-Sacrement, sentit son cœur entrer réellement dans le Cœur de Jésus et y demeurer quelques instants. Ce fut pour elle une douce et ravissante extase. Les jours suivants se passèrent dans une sainte ivresse, dans un bonheur sans mélange.

Mais à quelque temps de là, le second jour du mois de Marie, survint un douloureux changement. Les douceurs enivrantes prirent fin subitement. Une tristesse inconnue, une mélancolie sans nom s'abattit sur son âme, et le feu d'une souffrance mystérieuse commença de la dévorer. Le Dieu de ses délices et de sa confiance revêtit à ses yeux l'aspect d'un juge irrité et implacable. Le Cœur de Jésus lui-même la repoussa et se ferma à ses prières comme à ses larmes. Caroline se vit réduite à la plus effrayante détresse. Ainsi abandonnée, elle eut de nouveau à subir les assauts du démon. Une infernale tempête de haine et de blasphème éclata dans son cœur. Les odieux sentiments qu'elle avait éprouvés à l'égard de Marie, s'étendaient maintenant au suprême et dernier objet de son amour, à son Dieu, à la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle comprit alors que sa récente et étrange aversion pour la Vierge n'avait été que le triste prélude et la préparation lugubre de son état actuel, bien autrement déplorable à son avis. « Je l'avoue dit-elle, ce n'était pas ce genre de souffrances que j'avais désiré. Oh ! non, jamais je n'aurais cru qu'il put exister de telles peines ! Ah ! si j'avais su par avance ce que je devais souffrir, je n'aurais pas voulu accepter librement ce genre de tourments ; j'aurais séché de douleur, surtout, si j'avais su que je devais vivre sans aimer Celui qui faisait alors toute ma joie, toute ma consolation ».

Puis remarquant la coïncidence du mois de Marie avec l'origine de cette épreuve : « Je vous dirai, ajoute-t-elle, la source et le fond d'où je crois que vient ma souffrance ... je vous parlerai comme si j'étais sûre de tout ... *C'est par Marie que m'est venue cette grâce, ainsi que toutes les autres ...*

Caroline est entrée dans la voie des purifications mystiques.

« Vous seriez saisi d'effroi, dit à ce propos sainte Thérèse, si Dieu vous montrait la manière dont il traite les contemplatifs ... Ceux qui sont dans la vie active s'imaginent, dès qu'ils sont témoins de la plus petite faveur accordée aux âmes élevées à la contemplation, qu'il n'y a dans cet état que douceurs et délices. Et moi je dis que peut-être ils ne pourraient supporter pendant un seul jour les souffrances qui sont ordinaires chez les contemplatifs »<sup>3</sup>.

Sécheresses, désolations, obsessions et scrupules, tel fut pour Caroline, nous l'avons vu, son premier lot de tortures.

Bientôt un feu étrange, surnaturel, s'alluma dans son âme, et lui fit sentir jusque dans son corps ses dévorantes ardeurs. C'était l'amour divin qui fusait et consumait en elle ses imperfections : véritable purgatoire, souffrance intolérable, la plus vive de toutes. Elle l'appelait « *sa souffrance* ».

En même temps, le corps eut à subir un ensemble de maux et d'affections qui défièrent à jamais tous les remèdes ; et elle les endura, non pas une période de temps plus ou moins longue, mais tout le reste de sa vie, c'est-à-dire, l'espace de *quarante ans*. Des serremments de cœur violents venaient fréquemment l'étouffer et la jeter dans des spasmes mortels. D'autre fois ce cœur se dilatait douloureusement en des battements impossibles à contenir. D'effroyables névralgies de tête commencèrent à l'assaillir et ne lui laissèrent

---

<sup>3</sup> *Chemin de la perfection*, ch. XX

plus de repos. Les oreilles devinrent extrêmement sensibles. Au moindre bruit, elle ressentait dans tous ses membres une crispation pénible. L'intensité d'un son lui arrachait des cris de douleurs. De continuel et atroces vomissements la secouaient de la tête aux pieds. Une plaie affreuse, large et profonde, s'étendit sur son côté droit et creusa les chairs en tout sens. Enfin le sommeil, ce dernier soulagement des malades, lui fut généralement refusé, si bien qu'elle a pu dire comme sainte Lidwine : « Depuis quarante ans, j'ai eu trois bonnes nuits ». Telle fut l'existence de Caroline Clément depuis l'âge de 22 ans jusqu'à sa mort, arrivée quarante ans plus tard.

Cependant, malgré ses sentiments habituels de répulsion involontaire à l'égard de Marie, elle offrait courageusement son martyre à la Reine du Ciel. Composant un jour un bouquet pour le trône de la Vierge du mois de mai, elle voulut le former de toutes les fleurs différentes qu'elle pourrait trouver, afin, disait-elle, d'obtenir autant de nouvelles souffrances. Elle en compta jusqu'à trente. De fait, la semaine qui suivit fut l'une des plus douloureuses.

Enfin, l'épreuve amère de son incompréhensible aversion pour Marie allait toucher à son terme. Caroline avait passé cinq ans dans ce tourment d'enfer. D'autres souffrances nombreuses et cruelles étaient survenues ; des maux plus terribles encore l'attendaient. Sa bonne Mère ne pouvait la laisser plus longtemps désemparée, sans secours apparent. Ce fut le *Traité de la Vraie Dévotion* qui marqua pour Caroline cet heureux retour à Marie. Ce « livre d'or », comme elle l'appelle, lui tomba entre les mains vers la fin de 1853. Elle le lut et relut avec une avidité toujours croissante, en pouvant se rassasier de la suave doctrine qu'elle y trouvait. « Elle l'a lu plus de vingt fois en une année, atteste le P. Clément Marc, son neveu. « le 8 décembre 1853, après une préparation d'un mois, elle se consacra à la Sainte Vierge en qualité d'esclave. Elle transcrivit sur un billet son acte de consécration et le porta ensuite continuellement sur elle. En tête du billet, elle avait mis ces mots : « Consécration à la Sainte Vierge, que j'aurai l'intention de renouveler chaque fois que je mettrai la main sur ma poitrine ».

Le Bienheureux de Montfort l'assure : « La Très Sainte Vierge, qui est une mère de douceur et de miséricorde et qui ne se laisse jamais vaincre en amour et en libéralité, se donne aussi tout entière et d'une manière ineffable à celui qui lui donne tout ». (*Vraie Dévotion*). Cet effet merveilleux s'accomplit aussitôt pour Caroline Clément : « Marie, écrit-elle, se montra à mon âme dans son ineffable bonté ; elle m'ouvrit son cœur et me montra tout l'amour qu'il renfermait ».

Puis, faisant allusion au semblant d'abandon qu'elle avait subi de la part de Marie : « Elle me fit comprendre qu'elle avait dû se faire violence pour en agir si durement, mais que j'allais être bien dédommée des peines amères que son absence m'avait causées et qu'elle serait désormais avec moi pour me soutenir dans les terribles souffrances qui m'étaient préparées ».

En des pages émouvantes, Caroline chante son bonheur d'avoir enfin retrouvé celle que son cœur d'enfant recherchait : « Heureux jour où Marie me rendit tout à fait ses bonnes grâces. Je la retrouvai bien meilleure, beaucoup plus prodigue de caresses que jamais. Ainsi qu'une mère qui a été longtemps séparée de son enfant, le serre longtemps et avec

effusion dans ses bras, ainsi je me trouvai avec ma bonne Mère. Vous dire la joie que j'éprouvai, est impossible ». Elle achève par cette triomphale protestation : « Je suis son esclave dans toute la force du terme ..., esclavage tout d'amour. Elle m'a ravi le cœur et je puis bien l'appeler *Reine de mon cœur* ».

Dans les récits postérieurs de sa vie qu'elle rédigea sur l'ordre de ses directeurs, elle nous donne le tableau d'une vie parfaite d'esclave de Marie. On y trouve reproduit l'idéal même, tracé par le Bienheureux. On y voit se dérouler tous les phénomènes mystiques indiqués dans le *Traité*.

Elle écrit en 1856 : « C'est par la Sainte Vierge, plus que jamais, que me viennent les lumières et les grâces. Il m'est presque impossible de former une prière, un désir, un acte quelconque, si ce n'est par elle ... C'est à elle la première que j'offre tout ce que je fais ; je passe par elle avant d'aller à Dieu. »

Et dans son récit de 1860 : « Je suis portée à croire que la Sainte Vierge veut bien se charger de me diriger en toutes choses ; car, sans que j'y pense, je ne puis faire la moindre action sans lui demander conseil ... Je me trouve quelquefois, un mois, deux mois, où elle m'est tellement présente que je ne puis l'oublier même un instant ... Je me suis trouvée une fois, six mois durant, où elle m'était plus présente que moi-même ... Enfin oserai-je croire à ce que je sens quelquefois ? Il me semble que j'*entre et demeure dans son Cœur* ; je me trouve dans un lieu de pureté, de sainteté, de miséricorde, où il n'y a qu'amour, que bonheur. Mon esprit se trouve dans une paix, une lumière si douce, qu'il me semble par moments que je suis mue, gouvernée par l'esprit de la Sainte Vierge ; il me semble qu'elle me fait vivre de sa propre vie ».

Dans son troisième récit de 1880, elle précise cette union avec la Très Sainte Vierge : « Depuis le moment de ma consécration, Marie ne me quitta plus ni nuit ni jour. Je jouis surtout pendant un an de sa présence sensible dans le fond de mon âme. Cette présence m'était donnée d'une manière aussi pénétrante que celle de Notre-Seigneur dans la sainte communion ».

Rapprochons tous ces textes de ce couplet mystérieux du Bienheureux Père de Montfort :

Voici ce qu'on ne pourra croire :  
Je la porte au milieu de moi,  
Gravée avec des traits de gloire  
Quoique dans l'obscur de la foi.

Caroline Clément ne voulut pas garder pour elle le secret que le ciel lui avait révélé. Elle fit lire autour d'elle le *Traité de la Vraie Dévotion*, engagea les plus ferventes de ses amies à se consacrer à la Très Sainte Vierge et réunit bientôt tout un groupe de fidèles esclaves de Marie.

Son exemple entraîna son propre directeur. L'ayant prié un jour de déposer une lettre contenant la formule de sa consécration aux pieds de la statue de la Vierge dans l'église

de Colombey, et lui ayant demandé de l'offrir elle-même de nouveau en qualité d'esclave, le bon curé accéda aux désirs de Caroline, mais lui, écrivit-il quelques jours après, « au lieu d'un esclave à la Très Sainte Vierge, il s'en est trouvé deux que j'ai l'ai priée d'accepter ; c'était moi le second ». Pénétré dès lors d'une dévotion extraordinaire envers Marie, le saint prêtre en fit souvent le thème de ses prédications ; et il inspira cette dévotion à ses paroissiens.

Le Bienheureux de Montfort dit dans son *Traité* : « Il est bien vrai que les plus fidèles serviteurs de la Sainte Vierge, étant ses plus grands favoris, reçoivent d'elle les plus grandes grâces et faveurs du ciel, qui sont les croix ; mais ce sont aussi les serviteurs de Marie qui portent ces croix avec plus de facilité, de mérite et de gloire ». (*Vraie Dévotion*).

On remarque chez Caroline Clément une recrudescence d'épreuves et particulièrement de vexations diaboliques à partir de sa consécration. Elle écrit en 1856 :

« L'ennemi de mon salut m'attaque par tant de côtés à la fois que j'en suis toute hors de moi et qu'il renverse et détruit tout à son gré. Ce n'est plus qu'angoisses, craintes, frayeurs mortelles, désespoir ; mon âme semble une image de l'enfer. Ma volonté est paralysée, écrasée et comme vaincue. Le démon prend un air de raillerie et d'audace comme s'il avait triomphé de moi. De jour en jour, il invente de nouveaux moyens pour me faire tomber ; il semble assuré de sa victoire.

« Ennemi superbe, plein de malice et d'astuce, tu me vois accablée et comme écrasée sous tes coupes ; je te parais délaissée de Dieu et de ses saints, faible comme le plus faible enfant, sans résistance, la faiblesse même ; mais attends un peu et tu verras où j'ai placé ma force, mon espérance ! Bientôt ta honte égalera ta défaite ! Apprends, apprend, si tu ne le sais pas encore, que j'appartiens à Jésus, à la Sainte Vierge en toute propriété, car *je suis leur esclave pour toujours* ».

La Très Sainte Vierge se porta en personne au secours de sa vaillante esclave. « C'était la nuit de la Toussaint 1880, écrit Caroline, pendant une insomnie. Soudain je me trouvai enveloppée comme d'un nuage qui me cachait quelque chose de grand, de divin ; je me sentis comme tout près de la Sainte Vierge ; mon esprit, mon cœur goûtait une joie, une douceur indicible. Oh ! je crois que c'était bien réellement ma bonne Maîtresse Marie, la divine Marie, qui venait me fortifier. Je la sentais presser amoureusement mon âme et lui communiquer quelque chose de divin. Les lumières qu'elle me communiquait, n'étaient pas comme celles du Bon Dieu ; elles étaient moins éblouissantes, plus douces, plus compréhensibles ; je me trouvais embaumée de ses divines vertus, comme d'un parfum céleste. Par trois ou quatre fois, elle me fit entendre distinctement ces paroles : Le calice amer approche ».

Ce calice, c'était un affreux redoublement de tout son martyre. Souffrances du corps, souffrances de l'âme furent poussées à leur paroxysme pendant les cinq années qui suivirent. Elle fut tourmentée par le démon, surtout au sujet de l'obéissance, cette vertu dominante du parfait esclave de Jésus en Marie. Laissons encore Caroline essayer de nous en donner une idée :

« J'en vins à ne plus pouvoir entendre le mot « obéissance », car à peine ce mot était-il sorti de la bouche de mon directeur, que j'étais renversée et quelquefois lancée à l'autre bout de la chambre, ou bien c'était des crises effrayantes, des suffocations à mourir ... Quand j'étais levée, que j'essayais de me mettre à genoux, j'étais renversée violemment par terre ... j'étais quelquefois soulevée de terre ... mes nuits surtout étaient effrayantes, il me semblait être enfermée dans les cachots horribles et ténébreux de l'enfer. J'entendais les hurlements des démons ; leur haine, leur rage, passait dans mon cœur. Je rugissais, je hurlais comme une bête fauve. Il y avait des nuits que, ne pouvant contenir les cruelles douleurs qui me torturaient, je me levais et allais me rouler dans le jardin ou dans la chambre voisine, et là je criais plus à mon aise ».

Sainte Thérèse parlant de la violence inouïe de ces épreuves chez les contemplatifs, ajoute : « C'est au point que si Dieu ne fortifiait leur âme par l'aliment des délices intérieures, ils n'auraient pas la force de les supporter ... Il faut que Notre-Seigneur leur donne un fortifiant, non de l'eau quelconque, mais le vin qui enivre, afin qu'en proie à une sainte ivresse, ils ne sentent plus en quelque sorte leurs souffrances et qu'ils aient la force de les supporter ».

Ce vin qui enivre et fortifie, c'est la Divinité elle-même qui se communique à l'âme d'une manière supérieure et ineffable : béatitude immense, se rapprochant de celle que goûtent les élus au ciel.

« J'ai eu beaucoup de ces visites de Dieu, écrit-elle dans ses dernières notes où elle résume toute sa vie. C'était quand j'étais plongée dans de grandes souffrances, de grandes ténèbres, de grands délaissements, et prête à tomber dans le désespoir ... Tout à coup, une lumière comme celle de l'éclair dissipait mes ténèbres, une étreinte comme celle d'un embrasement était donnée à mon âme ; je tressaillais d'une joie infinie ; mon enfer devenait un ciel ... Après cette courte visite (elle durait à peine le quart d'une minute) je me trouvais tellement fortifiée et j'avais un tel amour des souffrances, que je remerciais le Bon Dieu nuit et jour de la grande part qu'il m'en faisait, ne craignant surtout rien tant que de les voir diminuer, le suppliant au contraire de les augmenter ».

A la fin de l'année 1886, les souffrances de Caroline Clément devinrent plus vives que jamais. La vue de cette victime palpitante sous les coups de l'immolation, fendait les cœurs de pitié : « Vous souffrez tant, lui disait-on, et vous ne demandez pas au Bon Dieu qu'il vous soulage ? – Eh quoi ! répondait-elle, il y a quarante ans que je souffre, et maintenant je refuserais ! ... » Dans son martyre, elle recourait de plus en plus à sa bonne mère. On lui avait apporté de Lourdes une statuette de la Vierge ; dans ses quatre derniers mois, elle l'usa littéralement de baisers. « Un soir de son dernier hiver, raconte une de ses garde-malades, je passais la veillée auprès d'elle ; ses souffrances étaient atroces ; elle serrait sa statue en répétant : *Ma Mère, ma Mère, ma Mère, du courage !* »

Caroline avait toujours désiré de partager à sa mort le délaissement de Notre-Seigneur sur la Croix. Ses derniers jours ne présentèrent aucune trace de consolations. La veille de sa mort, elle paraissait abattue, puis tout à coup se redressant épouvantée, elle eut à soutenir des combats toute la journée. Son agonie fut sans éclat. C'était la souffrance

toute pure. Au matin du 1<sup>er</sup> mars 1887, Caroline expira. Rien d'étonnant ne marqua le passage de cette âme extraordinaire à la vie éternelle.

Mais ce jour-là même l'âme bienheureuse de Caroline Clément apparaît à diverses personnes dans des villages éloignés. La vénération populaire commença à entourer sa mémoire, et des faveurs signalées furent obtenues par son intercession.

D'éminents théologiens de Rome songent à introduire la cause de béatification de Caroline Clément. L'un d'eux récemment après avoir examiné sa vie, s'exprimait en ces termes : « C'est une cause magnifique, et elle est sûre d'aboutir ».

Les esclaves de Marie Reine des cœurs prieront leur divine Mère et Maîtresse de bénir et de favoriser cette cause, dont le succès rejaillirait sur leur chère dévotion et leur serait un encouragement en même temps qu'un gage du ciel. Puisse Rome bientôt leur donner une nouvelle patronne et protectrice en Caroline Clément, esclave de Jésus en Marie.

Auguste LE GENTIL

S.M.M.

*Extrait de la Revue « Le Règne de Jésus par Marie »  
Organe de la doctrine spirituelle  
et des œuvres du B. Louis-Marie Grignon de Montfort  
N° 8 – 1<sup>er</sup> août 1920*